

La famille FÜRNKRANZ

Des Autrichiens
internés en France durant
la Première Guerre mondiale



La famille Fürnkranz en 1910 :
au dernier rang, un cousin, Hélène, Wilhelm et Jean ;
aux 1^{er} et 2^e rangs, Mireille, Irène, Wilson et Ève avec leurs grands-mères
(AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 10)

SOMMAIRE

Le parcours de la famille Fürnkranz

Biographie

03

Le contexte

04

Le témoignage des documents

05-06

Le journal et les photographies de la famille Fürnkranz

07-15

LE PARCOURS DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

BIOGRAPHIE

Au début du 20^e siècle, la famille d'origine autrichienne Fürnkranz s'installe à Bois-Colombes. Elle est composée de Wilhelm, ingénieur, de son épouse Héléne, de leurs enfants Wilson et Irène, et du père d'Héléne, Jean.

Une deuxième fille, Ève, naît à Bois-Colombes en 1907, suivie de Mireille qui naît deux ans plus tard en Suisse. Les Fürnkranz voyagent en effet beaucoup, grâce au travail de Wilhelm qui les amène dans divers pays européens. Quelques jours après la mobilisation générale en 1914, les Fürnkranz, accompagnés de leur domestique allemande, doivent quitter leur domicile du 62, rue Charles-Duflos pour être transportés, avec d'autres ressortissants autrichiens ou allemands, jusqu'à Flers (Orne) où ils passeront quelques semaines dans divers bâtiments inoccupés. Quelques jours avant le voyage, Héléne Fürnkranz commence à rédiger un journal racontant le parcours de sa famille¹.

Au début du mois de septembre, des soldats blessés arrivent à Flers. Pour éviter de les croiser, les Fürnkranz et leurs compagnons sont alors transférés vers l'ancien monastère de Notre-Dame de Garaison (Hautes-Pyrénées) transformé en camp d'internement, où ils resteront plusieurs mois.

Au début du mois de juin 1915, Héléne Fürnkranz et ses trois filles quittent Notre-Dame de Garaison et rejoignent la Suisse où elles vivront plusieurs années à Aarau. Jean, le père d'Héléne, a déjà quitté le camp en novembre 1914. Wilhelm et Wilson n'en sortent qu'en janvier 1917 pour raisons de santé : Wilson rejoint alors sa mère et ses sœurs, tandis que Wilhelm intègre l'armée austro-hongroise. Malgré quelques visites en Suisse, il ne rejoindra pas définitivement sa famille. Il décède en 1926, à l'âge de 55 ans, suivi en 1936 de son épouse Héléne, âgée de 68 ans.

¹ Ce document, qui se termine en juin 1915, paraîtra sous la forme d'un feuilleton dans un journal suisse dès 1915, et sera transformé en opérette. Il existe plusieurs témoignages semblables, qui ont soulevé l'intérêt du public sur cet aspect méconnu de la Guerre 1914-1918.



La maison des Fürnkranz, 62, rue Charles-Duflos à Bois-Colombes, 1913 (AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 11)



Héléne, Ève et Wilhelm Fürnkranz en motocycle rue Charles-Duflos, devant leur maison, 1908 (AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 9)

LE PARCOURS DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

LE CONTEXTE

A Bois-Colombes en 1911, sur les 16 546 individus recensés, on compte 850 personnes de nationalité étrangère. Parmi eux se trouvent 154 personnes de nationalité allemande² ou autrichienne, soit presque 1% de la population bois-colombienne. Dès les débuts de la guerre, le gouvernement et la population font preuve de méfiance, voire d'hostilité, envers ces personnes considérées comme ennemies et parfois soupçonnées d'espionnage³.

«Un jour arriva à Flers le premier train transportant des soldats blessés. A partir de ce moment-là, les gens devinrent aigris, commencèrent à nous regarder de travers et nous nous sentions en danger quand nous sortions.» (12/08/1914)
Extrait du *Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale*, d'Hélène Fürnkranz
(traduit de l'allemand, AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 32)

Dès le début du mois d'août 1914, il est prévu que les Allemands et les Autrichiens vivant en France puissent retourner dans leur pays d'origine. Mais très vite, la pénurie de trains mobilisés pour les départs sur le front, rend ces trajets impossibles. En outre, la volonté du gouvernement français d'éviter le retour des hommes en âge de se battre en Allemagne ou en Autriche mène à la création de camps d'internement, aussi appelés camps de concentration⁴, où sont rassemblées les populations d'origine allemande ou autrichienne ainsi que toutes les personnes considérées comme suspectes ou indésirables (Alsaciens, Tsiganes, etc.). Les conditions de vie y sont souvent difficiles. A partir de la fin de l'année 1914, les femmes, les enfants et les hommes âgés ou infirmes sont progressivement libérés de ces camps et peuvent retourner dans leur pays d'origine en passant par la Suisse. Enfin, au printemps 1918, suite aux accords de Berne, les hommes restés dans les camps sont également libérés.



Le camp en hiver, 1915 (AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 23)

Sources

Fonds des Archives municipales de Bois-Colombes (AMBC)

FARCY Jean-Claude, *«Les camps d'internement de la Première Guerre mondiale»*, Quart Monde, n°232, 2014, p.45-50.

² Ce chiffre inclut les personnes venant d'Alsace et de Lorraine, deux territoires qui sont alors allemands.

³ Cette situation se retrouve, de façon inversée, en Allemagne.

⁴ Ces camps, qui avaient pour but de rassembler certaines populations, ne doivent pas être confondus avec certains camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale, destinés à l'extermination.

LE PARCOURS DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

LE TÉMOIGNAGE DES DOCUMENTS

Le journal rédigé par Hélène Fürnkranz commence à la mobilisation générale d'août 1914 et s'achève lorsqu'Hélène et ses filles quittent Notre-Dame de Garaison en juin 1915. Accompagné de photographies prises à cette période, ce journal nous permet d'envisager les conditions de vie des internés. Le regard de la population est rarement neutre, qu'il soit ressenti par Hélène comme hostile, apitoyé, curieux ou calculateur (certains habitants des alentours leur vendent de la nourriture à des prix élevés).

Hélène Fürnkranz évoque aussi le sentiment d'exil, la difficulté de devoir quitter maison et amis sans connaître la date de retour. Mais la peur que sa famille soit séparée et l'incertitude quant à leur sort (notamment pendant le voyage vers Notre-Dame de Garaison) sont plus fortes encore.

«En remontant pour la dernière fois le chemin qui mène à la route principale où nous attendaient les charrettes, je voyais tout à travers un voile de larmes. Mes deux hommes, le plus jeune et le plus âgé, marchaient à mes côtés, silencieusement. [...] J'étais debout sur la charrette et je regardais ces deux chères silhouettes la tête baissée, sous les arbres à côté de la route, disparaître de ma vue. [...] Que Dieu les bénisse et me les ramène !»

(09/06/1915)

Extrait du *Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale*, d'Hélène Fürnkranz (traduit de l'allemand, AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 32)

A travers ces documents, on suit également la transformation du camp, véritable microcosme avec des règles et des rôles à jouer. Un système de corvées est vite organisé pour subvenir aux besoins du groupe (les plus aisés en sont exemptés en échange d'une certaine somme).

Des ateliers se créent, une école, une infirmerie et même une prison sont mises en place.

Cette société a également ses exclus, notamment un groupe d'internés tziganes qui semble rejeté par les autres.

«Nous avons divers ateliers : la saboterie où l'on fabrique des sabots à partir de troncs d'arbre ; la lingerie où l'on coud des draps ; l'atelier des tailleurs où environ 50 tailleurs allemands et autrichiens cousent des manteaux et confectionnent des chapeaux pour l'armée française. [...] Ils sont exemptés de corvées et [...] ont la permission de veiller dans leur salle plus tard le soir pour jouer aux cartes.» (début de l'année 1915)

Extrait du *Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale*, d'Hélène Fürnkranz (traduit de l'allemand, AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 32)

LE PARCOURS DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

Il existe également une double hiérarchie : celle des militaires qui administrent et surveillent le camp, mais aussi celle des internés, puisque des chefs de salle et des délégués sont chargés de réguler l'organisation quotidienne. Hélène Fürnkranz deviendra elle-même chef de salle, déléguée, puis déléguée générale.

Malgré cela, les conditions de vie (nourriture, hygiène, promiscuité, etc.) demeurent très difficiles – d'autant plus à l'arrivée de l'hiver – et font plusieurs victimes. Les habitants du camp qui vivent les uns sur les autres, cherchent à se recréer des foyers grâce à quelques objets et meubles récupérés à gauche ou à droite. La famille Fürnkranz parvient même à aménager un ancien fumoir qu'elle transforme en restaurant : si cela répond d'abord à un besoin financier et à un enjeu de solidarité, la création de cet établissement donne aussi l'illusion d'une vie «normale», comme avant l'internement.

«C'est une aventure vraiment comique. Il y a environ huit à dix clients assis à la table. Les autres viennent avec leur gamelle pour chercher une portion de viande et de légumes pour 40 centimes. Les plus "aisés" prennent en plus un verre de vin ou un café. [...] Je les sers et des discussions animées ont lieu avec eux. Il me semble que je suis née pour ce rôle de maîtresse de maison. Un jeune homme m'a baptisée "la mère de la colonie"». (29/11 et 02/12/1914)

Extrait du Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale, d'Hélène Fürnkranz (traduit de l'allemand, AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 32)



*Le commandant du camp, 1914
(AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 22)*



*Les Fürnkranz et d'autres internés devant le futur restaurant,
1914 - AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 20 (1)*

LE JOURNAL ET LES PHOTOGRAPHIES DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

LE JOURNAL D'HÉLÈNE FÜRNKRANZ

7 AOÛT 1914 – LE DÉPART DE BOIS-COLOMBES

«Nous nous sommes levés à 4 heures pour quitter notre pauvre maison, nos tasses à moitié vides sur la table, la théière encore chaude ... Reviendrons-nous un jour ?

Nous nous sommes levés aussi tôt pour que nos amis ne puissent pas nous accompagner. Nous aurions été gênés d'être vus ainsi chargés de valises, sacs à dos, paniers et sacs à main. Nous avons l'air de misérables émigrants.

On nous fit attendre jusqu'à 10 heures à la gare Saint-Lazare, parmi un grand nombre de compagnons d'infortune qui, comme nous, étaient là, debout ou assis, au milieu de leurs enfants et de leurs affaires. On nous compta comme des moutons en nous faisant passer par une ouverture étroite donnant sur une autre cour où l'on nous fit attendre une heure de plus. Puis on nous conduisit sur le quai où des wagons à bestiaux nous attendaient. Les wagons étaient couverts et propres et avaient une forte «odeur de cirque».

Tant qu'il fit jour, le voyage ne fut pas si désagréable. A travers les larges ouvertures, nous vîmes défiler des champs luxuriants. Nous étions vraiment heureux d'avoir les pigeons rôtis car il était impossible de sortir du train. Après plusieurs heures, on ouvrit les portes et on nous fit sortir. Une foule se précipita, les femmes à droite, les hommes à gauche, pour trouver un endroit discret où se soulager - sous la surveillance d'un gendarme, bien sûr. Une fois, notre train s'arrêta sur les rails ; un autre train à bestiaux le croisa et s'arrêta à côté du nôtre. Il était plein de soldats français. Ils se penchèrent aux fenêtres et tapèrent sur nos wagons. «Il est là, Guillaume⁵?» ils braillèrent «Meu-eu-euh!» et nous répondîmes en bêlant «Bê-ê-êh!». Cela nous fit rire, même si nous avions le cœur gros.

Il commença à faire nuit. Nous n'avions pas de lumière et les enfants étaient très fatigués. Je m'assis sur le sol du wagon et ils rampèrent vers moi, posèrent leurs petites têtes sur mes genoux et s'endormirent malgré les violentes secousses et les vibrations de ces wagons sans suspension.»

**Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale d'Hélène Fürnkranz
(extrait traduit de l'allemand)**

⁵ Guillaume II est empereur de l'Allemagne en 1914.

LE JOURNAL D'HÉLÈNE FÜRNKRANZ

12 SEPTEMBRE 1914 — PREMIERS JOURS À GARAISSON

«La nourriture est presque immangeable. Aujourd'hui il y avait du riz, pas celui que nous connaissons mais plutôt celui qu'on donne à la volaille, avec des petits vers et des crottes de souris, cuit presque sans sel, de couleur gris-bleu et si compact que la cuillère y restait droite. La plupart l'ont jeté mais les plus pauvres n'avaient pas le choix ; ils ont été obligés de l'avalier ou de rester affamés. [...]

Comme il est interdit de faire du feu dans le bâtiment, de nombreux petits foyers sont apparus dans la cour, sur l'herbe et sous les arbres. La scène est très pittoresque. De minces colonnes de fumée s'élèvent partout. Ça bout, ça fume, ça grésille dans ces foyers d'où émanent des parfums merveilleux et exotiques. Cuisiniers et cuisinières penchés au-dessus de leurs marmites, remuent et attisent le feu. Les fermiers ont découvert la mine d'or que représente notre colonie : ils amènent des fruits, du lait, du beurre, des œufs, des volailles. A la cantine on peut aussi acheter des articles d'épicerie fine et variée mais à des prix assez élevés. Le cantinier et sa femme nous exploitent à un degré tel qu'en quelques mois ils ont pu amasser 20.000 francs en or. Ils nous l'ont dit eux-mêmes. [...]

Notre table est installée sous un gigantesque platane. Nous l'avons dénichée au grenier. Son plateau se soulève grâce à des charnières laissant apparaître un creux conique. C'est parfait pour placer notre Primus⁶ à l'abri des courants d'air. Nous pouvons également y stocker notre vaisselle et nos couverts. Les poêles et marmites sont suspendues à des clous que j'ai fixés au tronc d'arbre.

La soupe collective de la colonie est cuisinée dans trois grandes bassines en fer arrivées entretemps et qui servent déjà. Vers 10 heures la queue commence à se former. A 12 heures il y a environ 900 personnes qui attendent, chacune avec son bol ou son assiette, très serrées les unes contre les autres et patientes, sous la pluie torrentielle ou le soleil brûlant. Toutes les minutes on avance d'un pas jusqu'à l'arrivée à la marmite où l'on nous sert soit une soupe très diluée avec des légumes soit du riz ou de l'orge, ce dernier souvent brûlé. La soupe se laisse manger, elle est même assez bonne. A 17 heures, c'est la même chose. Jusqu'au lendemain midi, rien d'autre n'est servi. Nous nous rendons compte qu'il n'est pas possible de se nourrir suffisamment avec ce qui est distribué ici.»

**Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale d'Hélène Fürnkranz
(extrait traduit de l'allemand)**

⁶ Le Primus désigne un réchaud à kérosène de la marque homonyme.

LE JOURNAL D'HÉLÈNE FÜRNKRANZ

13 SEPTEMBRE 1914 — UNE JOURNÉE AU CAMP DE NOTRE-DAME DE GARAISSON

«La journée s'organise habituellement de la façon suivante : à 6h30 le clairon annonce la garde du jour, donc le début de la journée. A 8h30 (au plus tard à 9 heures), c'est l'appel. Les hommes se mettent d'un côté, les femmes de l'autre. Chaque chef de salle (on les appelle en plaisantant «moutons de chambre⁷») a son troupeau derrière lui ou elle. Devant nous, se trouvent nos deux délégués généraux (pour les hommes et pour les femmes) avec les délégués pour chaque nationalité (par genre aussi). Derrière eux, une rangée de soldats et au centre le lieutenant avec son adjutant. Le lieutenant est grand et très robuste et a travaillé par le passé dans les colonies où il a attrapé la malaria. Il a des yeux vifs et sévères auxquels rien n'échappe, un teint un peu trop «sain» et un tic nerveux au menton. Il a de la tenue, de l'autorité et une voix forte. L'adjutant fait le tour des chefs de salle, appelant chacun d'entre eux par le numéro de la salle et obtient la réponse «Personne ne manque». Ensuite le lieutenant donne les ordres du jour, distribue blâmes et punitions et fait signe au clairon qui donne le signal «Vous pouvez disposer» et nous pouvons partir.

A 10 heures commence la distribution du pain. J'emmène trois ou quatre personnes avec moi car je ne peux pas porter seule les six énormes miches destinées à 64 personnes. De 9 heures 30 à 11 heures 30, le portail reste ouvert et nous avons la permission de sortir nous promener à l'extérieur. A 2 heures de l'après-midi c'est l'appel principal au cours duquel, plus tard, notre courrier sera distribué (pour le moment, nous n'avons pas la permission d'en recevoir). Dans l'après-midi, de 2 heures 30 à 4 heures 30, nous sortons nous promener encore une fois. Le soir à 7 heures 30, le dernier appel, uniquement pour les chefs de salle, se tient au poste de police. A 8 heures du soir, le clairon joue tout en finesse «Éteignez les lumières» et tout devient silencieux dans le monastère.»

**Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale d'Hélène Fürnkranz
(extrait traduit de l'allemand)**

⁷ Il s'agit peut-être d'un jeu de mots : en allemand, le mot «Schaf» (mouton) sonne comme le mot «chef».

LES PHOTOGRAPHIES DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

[NOVEMBRE 1914] - DÉPART D'INTERNÉS DU CAMP DE NOTRE-DAME DE GARAISSON
(JEAN, LE PÈRE D'HÉLÈNE FÜRNKRANZ, EST PROBABLEMENT L'HOMME QUI LÈVE SA CANNE)



(AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 24)

LES PHOTOGRAPHIES DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

HIVER 1914-1915 - LA FAMILLE FÜRNKRANZ ET D'AUTRES INTERNÉS DEVANT L'ANCIEN FUMOIR DU CAMP DE NOTRE-DAME DE GARAISSON



AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 20 (2)

LES PHOTOGRAPHIES DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

1915 — ENFANTS ET ENSEIGNANTS DE L'ÉCOLE DU CAMP DE NOTRE-DAME DE GARAISSON



AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 19 (2)

LE JOURNAL D'HÉLÈNE FÜRNKRANZ

PRINTEMPS 1915 — LE CAMP DE NOTRE-DAME DE GARAISSON QUELQUES MOIS PLUS TARD

«La grande cour est maintenant comme un village miniature.

Une trentaine ou plus de jolies cabanes ont été construites. Quelques-unes sont très rudimentaires avec des pieux et des joncs, couvertes d'une couche d'argile. D'autres ont été construites, comme il se doit, avec du bois assemblé par des menuisiers de métier.

Les toits sont faits avec du carton bitumé.

Les petites fenêtres ont des rideaux : chacun cherche à surpasser son voisin en originalité et en beauté. Des petits jardinets clôturés ont été ajoutés. Sur le toit de sa cabane, M. Frisch le peintre, a même un petit moulin à vent, peint en rouge, dont les ailes tournent sans fin dans le vent. Sur le dessus, une cigogne est sculptée dans le bois.

Bien évidemment, la cabane porte le nom de «Moulin Rouge».

Au-dessus de cette scène pittoresque, les branches des vieux arbres étalent leur délicat vert de printemps. Au milieu de la cour, sur son haut piédestal en pierre, trône la jolie statue de la «Dame de Garaison» avec sa couronne sur la tête et son jeune visage penché sur l'enfant saint qu'elle tient dans ses bras. C'est comme un village féerique.

Certaines cabanes coûtent 30 francs, d'autres jusqu'à 150 francs.

Une vie trépidante règne dans cette cour que le lieutenant a baptisée «la cour des miracles».

Ce sont des va-et-vient incessants comme dans une ruche ou une fourmilière.

Les habitants travaillent dans leur jardin, coupent le bois, reçoivent des visiteurs, s'assoient sur des bancs pour lire ou jouer aux cartes tandis que les conversations et les plaisanteries fusent d'une cabane à l'autre. Les femmes épluchent les légumes, suspendent le linge, bavardent avec les voisines et en oublient le repas qui brûle...

Il y a tant à se dire : les dernières nouvelles de son pays ou de Paris, les petits événements de la journée, les derniers ordres du lieutenant à critiquer, etc., etc.

Par la fenêtre de notre chambre, j'observe la cour en bas à travers le haut des arbres : la scène est si vivante et amusante.»

*Journal de la vie d'une famille austro-boche en captivité en France pendant la Première Guerre mondiale d'Hélène Fürnkranz
(extrait traduit de l'allemand)*

LES PHOTOGRAPHIES DE LA FAMILLE FÜRNKRANZ

1925 - WILHELM, HÉLÈNE, IRÈNE, EVE ET MIREILLE FÜRNKRANZ À AARAU EN SUISSE



AMBC, don de Linde Rachel, 88 NUM 29 (1)